

LA GUERRE INDO-PAKISTANAISE

faillite de deux Bourgeoisies néo-coloniales

La guerre s'est déclenchée entre l'Inde et le Pakistan, deux pays qui englobent ensemble environ un demi-milliard d'hommes. Bien qu'un cessez-le-feu ait été proclamé au bout de quelques jours, il ne faut pas croire que le conflit ait surgi par accident. Il y a des causes très profondes et il faut, pour les mettre en évidence, remonter à 1947 quand le gouvernement britannique de l'époque (le gouvernement travailliste d'Attlee) accorda l'indépendance à la colonie qui constituait le joyau de la couronne de Sa Majesté britannique. Les travaillistes ont tiré grande gloire de cet acte. Mais, par celui-ci, non seulement le gouvernement travailliste de Londres favorisait l'installation au pouvoir de la bourgeoisie qui, depuis 18 ans, a laissé croupir cette partie du monde dans une misère atroce, mais, en outre, fidèle à la vieille maxime « diviser pour régner » que l'impérialisme anglais a appliquée un peu partout dans le monde, il soutint les revendications de la Moslem League dirigée par Jinnah, c'est-à-dire l'une des fractions politiques les plus réactionnaires — afin de partager le sous-continent indien suivant des lignes religieuses, en deux pays, l'Inde et le Pakistan. Pis encore, l'ancienne colonie britannique était constituée d'une myriade d'Etats et de principautés, ce furent les maharadjahs et autres princes, et non les populations qui y vivaient, qui furent appelés à décider du sort de leurs Etats, soit en faveur de l'Inde, soit en faveur du Pakistan. Les massacres, à l'époque, affectèrent des millions de personnes.

La bourgeoisie était arrivée au pouvoir, mais elle n'avait pas accompli une des

tâches traditionnelles de la révolution bourgeoise, à savoir l'unification du pays.

Au contraire, le Pakistan était composé de deux morceaux séparés l'un de l'autre par des milliers de kilomètres, et, entre l'Inde et le Pakistan, existaient de multiples contestations, la plus importante étant relative au Cachemire.

Ce territoire est habité en grande majorité par des musulmans, mais le maharajah était un Hindou. Après des tergiversations, il se prononça pour l'appartenance du Cachemire à l'Inde, ce qui provoqua des combats qui se terminèrent en 1948 par un cessez-le-feu, la division du Cachemire entre les forces occupantes, et la décision approuvée par les deux parties d'un référendum qui permettrait à la population de choisir l'Etat auquel elle voudrait être rattachée.

Tout permet de penser que, dans un référendum, une grande majorité de la population du Cachemire se prononcerait pour le rattachement au Pakistan. Ce fut, du moins, cette idée qui détermina depuis 1948 toute la politique du gouvernement de New Delhi. Il s'opposa à toute organisation de référendum. Le premier ministre de la partie du Cachemire occupée par l'Inde, Cheik Abdullah qui, avant l'indépendance, coopérait avec le Parti du Congrès, fut éliminé et arrêté en août 1953 et ne fut libéré qu'en avril 1964, pour une courte période. Son adjoint qui devint son successeur, Bakul Ghulam Mohamed, fut à son tour éliminé en 1963. A partir de 1948, le gouvernement indien a pris une série de mesures législatives et constitutionnelles pour faire de la partie du

Cachemire qu'elle occupait une partie intégrante de l'Union indienne. Récemment encore le Premier ministre Shastri déclarait qu'il s'agissait là d'un territoire relevant de l'Union indienne comme tout autre territoire, sans différence aucune.

Le Pakistan, à aucun moment, ne souscrivit à la conception qui guidait le pouvoir à New Delhi.

Le Pakistan avait été créé comme un bastion réactionnaire destiné à s'opposer à toute avance de la révolution indienne. C'est dans ce sens qu'il fut d'abord le favori de l'impérialisme britannique. En février 1954, l'impérialisme américain, qui voyait alors d'un mauvais oeil le « neutralisme » de Nehru, commença à apporter une aide militaire au Pakistan, aide militaire qui, selon lui, devrait être dirigée contre la Chine et non contre l'Inde. En 1962, lorsque se produisirent les premiers incidents frontaliers entre l'Inde et la Chine, les Etats-Unis livrèrent également des armes à l'Inde pour combattre la Chine. Mais l'Inde et le Pakistan n'avaient pas oublié l'affaire du Cachemire, et celle-ci revint au premier plan. Il semble que Nehru, avant sa mort, songeait à opérer un tournant sur cette question : c'est lui qui avait libéré en avril 1964 Cheik Abdullah et lui avait permis de se rendre au Pakistan. Quoi qu'il en soit, le gouvernement de Shastri resta sur la ligne pratiquée par New Delhi depuis 1948. Il suffit que Cheik Abdullah ait eu une entrevue à Alger avec Chou-En-Lai pour qu'il soit à nouveau arrêté à son retour en Inde en mai 1965. Les armes américaines et anglaises allaient servir à

l'Inde comme au Pakistan pour tenter de régler leur différend.

La cause profonde de cette guerre réside donc dans la façon dont l'impérialisme britannique, en la personne d'un gouvernement travailliste, a accordé à l'Inde une indépendance accommodée de multiples causes d'explosions religieuses, raciales, etc., c'est-à-dire dans le fait que la lutte contre l'impérialisme britannique conduite sous la direction de la bourgeoisie indienne s'est terminée sous une forme qui a arrêté pendant de longues années la marche de la révolution indienne, son développement en révolution socialiste qui seul aurait permis de surmonter ces énormes difficultés par une confédération socialiste des peuples de tout ce sous-continent. L'exemple de l'Inde est une des vérifications par la négative les plus caractéristiques de la théorie de la révolution permanente. Sa bourgeoisie n'a pu réaliser pratiquement aucune des tâches démocratiques bourgeoises (unification du pays, réforme agraire, droits de minorités).

Parmi les causes plus immédiates du déclenchement du conflit, il faut noter particulièrement :

a) La faillite en Inde de la direction du Parti du Congrès, qui s'exprime d'autant plus crûment que, malgré l'aide reçue à la fois de la part des Etats-Unis et de l'URSS, l'Inde a stagné économiquement tandis que la Chine voisine a fait d'impressionnants progrès pendant les mêmes quinze années. La crise de direction bourgeoise en Inde a pris une ampleur plus grande avec la disparition de Nehru. Les tendances réactionnaires se sont amplifiées en Inde, et l'idée d'une dictature militaire

SANS AVIONS ET SANS FUSÉES

le peuple vietnamien paie trop cher ses victoires

EN quelques mois, la guerre au Sud Vietnam a pris un aspect nouveau : le Corps expéditionnaire américain, fort de 125.000 hommes (on en annonce 200.000 pour février prochain) et doté de la plus formidable armada de guerre de tous les temps, participe directement au combat, prend à son compte les batailles les plus décisives. D'autre part les gros bombardiers du monde, les B 52, basés dans les îles du Pacifique, et de centaines d'autres avions, à partir des porte-avions de la 7^e Flotte, font des sorties qui dépassent en cadence toutes celles de la Deuxième Guerre mondiale, semant le feu, la mort et la misère sous des « tapis » de bombes et de napalm. Les petites guerres étant depuis toujours un terrain d'expérimentation dans « l'art militaire », les techniciens U.S. de la guerre anti-guérilla ont inventé avec sadisme quelques armes subtiles : des bombes minuscules baptisées « individuelles », dont ils jonchent les zones libérées et qui explosent à la moindre pression ; le gaz « suffocant », destiné à déloger les maquisards des grottes souterraines ; la poudre chimique qui détruit toute végétation, provoquant des maladies même chez les êtres vivants...

Dans les opérations géantes, parties des bases U.S. solidement établies à Da-Nang, Chu-Lai, etc., le plus puissant appareil de guerre de l'histoire, la 7^e Flotte, appuie directement l'armée de terre américaine. Désormais, les rôles sont clairement répartis : les Américains « nettoient », les mercenaires de Saïgon « pacifient ».

Révolu le temps des « conseillers » et des « instructeurs », désormais l'impérialisme yankee a jeté tous les masques. Cependant, il est en train de creuser son tombeau.

L'essence d'une guerre révolutionnaire n'est point d'exterminer un ennemi mille fois plus puissant, mais de l'empêcher d'asseoir un régime réactionnaire plus ou moins stable et viable dans le pays. Les révolutionnaires sud-vietnamiens ont réussi beaucoup plus que cela. S'ils contrôlent les quatre cinquièmes du territoire (les zones libérées se sont élargies depuis que Westmoreland a fait supprimer les petits postes répartis dans la campagne, jugés trop vulnérables), son réseau administratif s'installe dans l'ensemble du pays, y com-

pris dans les grandes villes et dans la capitale, Saïgon. L'organisation administrative du F.N.L. fonctionne avec efficacité comme un appareil d'Etat véritable. Dans les zones libérées, il règne un nouvel ordre social, une vie nouvelle : le repartage de plus de 1,5 million d'hectares de terre aux paysans pauvres, la réduction du taux de fermage, l'emploi des engrais, même certains travaux d'hydraulique (420 kms environ de canaux d'irrigation creusés en 1961-62 dans les provinces de My-Tho et de Go-Gong), l'élevage scientifique des porcs, etc., et surtout une collaboration totale entre l'armée (qui travaille à la production, l'alphabétisation, l'assistance médicale, etc., entre les combats) et les masses paysannes dans la lutte commune.

Dans les grandes villes et Saïgon, où opèrent les commandos spéciaux du F.N.L., spécialisés dans les opérations de terrorisme et de sabotage, celui-ci bénéficie de l'appui non seulement de la masse des travailleurs, mais encore de certains fonctionnaires et militaires du gouvernement fantoche de Saïgon, désireux de se ménager l'avenir. De temps en temps le Front monte une opération à la fois de prestige et punitive : ainsi, deux grandes villes, Vinh-Long et Tay-Ninh, situées respectivement à 100 kms au Sud et au Nord-Ouest de Saïgon furent occupées pendant une nuit.

Si le temps renforce de plus en plus l'organisation du F.N.L. tout en pourrissant de plus en plus le gouvernement de Saïgon, qui ne subsiste qu'à l'ombre des super-forteresse américaines, l'armée américaine, avec ses corps d'élite, en participant directement et massivement au combat, ne « nettoie » pas pour autant, que pas plus l'armée mercenaire de Saïgon ne « pacifie ». Le monstre américain passe, se fait égratigner, ne trouve pas d'armée vietcong, tue quelques civils, se retire. Les mercenaires de Saïgon arrivent, tombent sur l'armée du F.N.L., vient un bon nombre d'entre eux détalent de l'autre côté avec armes et bagages, se retirent en se vengeant sur les paysans pauvres, brûlant, tuant, violant.

La révolution vietnamienne reste maîtresse des lieux. Oui ! Mais à quel prix ? Ce peuple est engagé dans la lutte armée

anti-impérialiste depuis 1939, sans interruption jusqu'aujourd'hui, c'est-à-dire depuis 26 ans. Ces vainqueurs de Dien Bien Phu se sont vu décerner par certains journalistes français le titre, que les intéressés trouvent au demeurant peu enviable, de meilleurs guérilleros du monde. Ce sont aujourd'hui les mêmes paysans pauvres qui, écrasés sous les obus et le napalm, tiennent en échec le plus grand colosse de l'impérialisme international. Ceci, avec des moyens plus qu'insuffisants.

C'est ici qu'apparaît sous le jour le plus cru la carence du « chef de file » du camp socialiste : l'URSS, dont l'aide au Nord-Vietnam pour son auto-défense et au Sud-Vietnam pour sa révolution, se réduit plutôt à un symbole. En langage révolutionnaire, cette carence se nomme trahison. Le Nord-Vietnam a besoin d'avions modernes et de fusées, les maquisards du Sud, de l'artillerie portable, des batteries de D.C.A., des munitions, des médicaments, toutes choses que l'URSS et les pays socialistes sont parfaitement aptes à fournir en quantités suffisantes. Or, jusqu'à maintenant, moins d'une demi-douzaine d'avions américains ont été abattus par des missiles sol-air au Nord, tandis qu'au Sud, les guérilleros détruisent les chars en grimpant dessus et en jetant des grenades à main à l'intérieur car les balles légères de leurs fusils ricochent sur l'épais blindage...

Les travailleurs du monde ne manqueront pas de comparer les mises-en-garde verbales et hypocrites des Brejnev-Kossyguine au comportement des jeunes américains, dans les mouvements appelés teach-in. Dans différentes villes des Etats-Unis, et à plusieurs reprises, ils se sont réunis par milliers sous la banderole : « Johnson envoie ses marines contre le Vietcong, nous envoyons notre sang au Vietcong ». On a vu des manifestants se coucher sur les rails pour empêcher de partir des trains militaires. Au prochain teach-in du 15-16 octobre, ils projettent de bloquer un port afin d'immobiliser les cargos militaires à destination du Vietnam. Ces mouvements d'avant-garde restent encore très minoritaires, à l'échelle des Etats-Unis, mais ils montrent un exemple.

Au cours d'un meeting pour Saint-Domingue, à la Mutualité, le représentant du

P.C.F., un membre du Comité central, demanda simplement... l'impunité pour les constitutionnalistes, tandis qu'un prêtre haïtien dit que la meilleure aide à Saint-Domingue, c'est non seulement d'y envoyer des armes, mais encore et surtout d'ouvrir d'autres fronts révolutionnaires en Amérique latine. La meilleure aide à la révolution sud-vietnamienne, partie intégrante de la révolution mondiale, c'est de constituer un Front Uni anti-impérialiste, mot d'ordre que nous ne cessons de défendre depuis le début. La tâche de ce Front Uni consisterait non seulement à apporter le maximum d'aide matérielle aux révolutionnaires vietnamiens, mais surtout dans des actions révolutionnaires anti-impérialistes et anticapitalistes, sous les diverses formes adaptées aux différents pays.

Sur ce point, l'attitude ultrasectaire des dirigeants chinois doit être dénoncée avec le maximum de violence. Si la proposition du Kremlin sur « L'unité du camp socialiste pour l'aide au Nord-Vietnam » est démagogique, la rejeter avec dédain évite une « mise au pied du mur », qui rend suspects les objectifs réels des bureaucraties chinoises eux-mêmes qui semblent subordonner le sort de la révolution vietnamienne et mondiale actuelle aux moindres aspects du conflit idéologique sino-soviétique. Ainsi, l'impérialisme américain poursuit en « paix » son escalade, exposant la révolution chinoise elle-même aux pires dangers immédiats.

LONG-TUYEN.

ABONNEMENT — 1 an : 10 F
● Sous pli fermé : 15 F ● De soutien : 20 F ● C.C.P. 19.591.39
Paris

Nos bureaux sont ouverts tous les jours ouvrables, de 15 heures à 19 heures, 21, rue d'Aboukir Paris-2^e - Tél. : GUTenberg 06-57.

Le directeur de publication : G. DAVY

Imp. « E.P. », 232, r. de Charenton Paris-12^e